

L'accompagnement du lecteur dans *Lointaines* de Lise Gaboury-Diallo

Samantha Cook

Volume 30, numéro 1, 2018

Engagement local, engagement global : identités et communautés francophones en milieu minoritaire au Canada

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1045596ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1045596ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cook, S. (2018). L'accompagnement du lecteur dans *Lointaines* de Lise Gaboury-Diallo. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 30(1), 81–102.
<https://doi.org/10.7202/1045596ar>

Résumé de l'article

Cet article examine les liens avec le lecteur que tissent les narrateurs multiples de *Lointaines*. Le recueil de nouvelles de Lise Gaboury-Diallo voit le jour en 2010 et il se distingue notamment par son approche innovatrice envers les thèmes du voyage, du dépaysement et de l'inconnu, voire de l'inconnaissable. Le décor de chaque nouvelle est soit le Sénégal, soit le Mali, et les histoires se racontent à la première ou à la troisième personne. Tout en «guidant» un lecteur à qui l'Afrique est supposément assez étrangère, les narrateurs laissent beaucoup de place au mystérieux. Si la narratrice-voyageuse franco-manitobaine reste consciente de sa compréhension partielle des situations dans lesquelles elle se trouve, les *je* identifiables aux habitants ne prétendent expliquer leurs expériences de manière définitive non plus. L'ambiguïté s'étend effectivement jusqu'au refus de trancher nettement entre ce qui fait partie du quotidien ordinaire et ce qui appartient à l'au-delà. En même temps, la coexistence des voix narratives multiples fait écho au respect de la diversité qui permet l'expression authentique.

L'accompagnement du lecteur dans *Lointaines* de Lise Gaboury-Diallo

Samantha COOK
Université de Winnipeg

RÉSUMÉ

Cet article examine les liens avec le lecteur que tissent les narrateurs multiples de *Lointaines*. Le recueil de nouvelles de Lise Gaboury-Diallo voit le jour en 2010 et il se distingue notamment par son approche innovatrice envers les thèmes du voyage, du dépaysement et de l'inconnu, voire de l'inconnaissable. Le décor de chaque nouvelle est soit le Sénégal, soit le Mali, et les histoires se racontent à la première ou à la troisième personne. Tout en «guidant» un lecteur à qui l'Afrique est supposément assez étrangère, les narrateurs laissent beaucoup de place au mystérieux. Si la narratrice-voyageuse franco-manitobaine reste consciente de sa compréhension partielle des situations dans lesquelles elle se trouve, les *je* identifiables aux habitants ne prétendent expliquer leurs expériences de manière définitive non plus. L'ambiguïté s'étend effectivement jusqu'au refus de trancher nettement entre ce qui fait partie du quotidien ordinaire et ce qui appartient à l'au-delà. En même temps, la coexistence des voix narratives multiples fait écho au respect de la diversité qui permet l'expression authentique.

ABSTRACT

The present article examines the connections to the reader woven by the multiple narrators of *Lointaines*. The collection of short-stories by Lise Gaboury-Diallo appeared in 2010; it is distinguished above all by its innovative approach to the themes of travel, of culture shock and of the unknown, even the unknowable. Each story is set in either Senegal or Mali and is recounted in

either the first or third person. Even while “guiding” the reader for whom Africa is presumably somewhat foreign, the narrators leave sufficient space for the mysterious. Although the Franco-Manitoban traveler-narrator remains conscious of her incomplete understanding of the situations in which she finds herself, neither do the first-person narrators identified as local purport to explain their experiences in a definitive manner. The ambiguities ultimately extend to the refusal to neatly distinguish between that which is part of the quotidian and that which derives from the beyond. At the same time, the coexistence of multiple narrative voices echoes the respect for diversity which enables authentic expression.

Introduction

Lointaines, un recueil de nouvelles de Lise Gaboury-Diallo publié en 2010, explore les expériences marquantes ainsi que le quotidien de ses personnages en Afrique de l’Ouest. L’auteure procède à l’aide soit d’une narratrice qui observe les activités de ceux qui l’entourent depuis la perspective d’une voyageuse canadienne, soit d’un narrateur-personnage africain qui se présente lui-même, ou encore d’un narrateur qui raconte à la troisième personne. Nous nous concentrerons sur les signes de l’accompagnement narratif du lecteur qui sont perceptibles selon le point de vue adopté. Une conscience d’un lecteur ayant des repères semblables à ceux de la narratrice franco-manitobaine semble sous-tendre les récits. Cette communauté suggère un engagement culturel et linguistique partagé face au dépaysement qu’inspire l’entrée dans les univers textuels particuliers que forme l’Afrique telle qu’imaginée par Gaboury-Diallo. L’accentuation de l’étrangeté de ces mondes se fait souvent, et quelque peu paradoxalement, à travers le langage explicatif offert au lecteur, comme à un compatriote. Ailleurs dans le recueil, la signification des situations évoquées n’est révélée qu’à la fin de la nouvelle. Roland Le Huenen commente le rôle central de l’accompagnement du lecteur dans les récits de voyage:

Au vertige de l’inédit et du non-sens succède bien vite la volonté de dire et de faire sens. [...] Là réside pour l’essentiel l’impact du récit de voyage, dans la reconnaissance de la différence en même temps que dans

la nécessité de la résoudre afin de rendre intelligible par deçà ce qui appartient en propre au par-delà. Une fois la frontière posée il s'agit de jeter un pont, de négocier un passage pour pouvoir la franchir (Le Huenen, 2015, p. 39).

Les formes que prennent les repères offerts aux lecteurs sont liées à des motivations et à des conséquences complexes. En dépit de l'objectif de faire connaître et comprendre l'ailleurs, les analogies qui sont nécessaires dans ce contexte communicatif portent inévitablement les marques de la subjectivité de l'auteure.

Notre concentration sur les trois nouvelles ayant pour narratrice le *je* identifiable à la voyageuse franco-manitobaine ne doit pas être prise comme une affirmation qu'elles sont plus importantes relativement au reste du recueil. Nous trouvons que les questions qu'elles examinent entrent directement dans le sujet spécifique du présent article. En outre, comme ce sont les nouvelles qui ont une voix narratrice étrangère qui s'exposent le plus aux accusations potentielles d'ethnocentrisme, nous trouvons qu'il est important de démontrer leur exploration délicate des enjeux associés aux voyages internationaux.

L'analyse des qualités informatives de *Lointaines* nous permettra de comprendre comment l'établissement de liens entre la narratrice canadienne et le lecteur crée une atmosphère d'ouverture et de découverte qui conteste l'attitude de supériorité qui peut sous-tendre les récits de voyage conventionnels. Lorsque le narrateur est identifiable à un personnage africain, ou la voix narratrice s'exprime à la troisième personne, l'accompagnement du lecteur supposément désorienté est tout aussi perceptible à travers les passages explicatifs.

Le (non-)fonctionnement de la communication dans le contexte touristique

Dans les deux premières nouvelles du recueil, le *je* est entouré de parents qui veulent bien l'accueillir malgré sa connaissance limitée du wolof. Par contre, la randonnée guidée dans «Koumoudourou» évoque une expérience touristique. Quoique la langue de la voyageuse soit employée dans la région visitée, son guide arabophone parle un «français très approximatif» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 108) avec difficulté

dans un contexte de service au client. Cette dynamique donne un pouvoir indéniable à la randonneuse malgré son dépaysement et son malaise sur un chemin éprouvant. Le jeune vendeur qui la suit en répétant «*bonzour madama, bonbon? Bonbon?*» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 111) évoque également l'influence qu'ont les touristes dans l'économie mondiale. La protagoniste en est effectivement consciente, et elle éprouve de cette manière «un sentiment grandissant de culpabilité» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 109). Il est notable qu'une représentante d'un pays dit «riche» communique avec ses hôtes africains à travers trois nouvelles, mais que «Koumoudourou», la seule qui évoque une randonnée touristique au lieu d'une visite chez la belle-famille, soit celle qui développe le plus l'examen des inégalités économiques entre le Canada, le Mali et le Sénégal.

Le tourisme a été abondamment théorisé, surtout à partir des années 90. Pour Bruno Lecoquierre, c'est un «synonyme de mercantilisme, d'envahissement» (Lecoquierre, 2008, p. 195). Adrien Pasquali va plus loin en soulignant l'opposition accoutumée du voyageur et du touriste. Tout en signalant le besoin de nuancer leurs différences, il constate la réputation de ces deux types de participants à l'économie du voyage, pour «l'échange, le dialogue entre les cultures» et pour «le rapt, la dérobade» respectivement (Pasquali, 1994, p. 31). Il faut dire que la protagoniste de «Koumoudourou» éprouve son malaise de randonneuse épuisée dans un contexte dépourvu de communication significative avec les habitants de la région qu'elle visite. Elle a peu d'interactions avec son guide et avec les passants dans un univers textuel axé sur la réflexion du *je*, ce qui permet paradoxalement sa compréhension approfondie de leur humanité partagée tout en accentuant son lien transactionnel à ses hôtes. Cette curieuse dynamique sous-tend de manière troublante le développement de la nouvelle; sans les dérangements causés par l'infrastructure du tourisme qui sert à atténuer la gêne de l'inhabituel, la randonneuse n'aurait pas l'occasion d'observer «directement» un mode de vie qui lui est inconnu. De plus, elle ne serait pas obligée de situer son existence par rapport à celle d'un peuple qui vit dans des conditions très différentes, et indéniables, puisque la visiteuse les perçoit de manière non-médiatisée.

Nous faisons attention de reconnaître les qualités touristiques de l'excursion, sans caractériser la protagoniste de touriste de façon permanente, car comme l'observe Adrien Pasquali, «[l]a querelle sur *la manière de voir le monde* oppose le voyageur compréhensif au touriste futile et superficiel, si ce n'est absolument aveugle» (Pasquali, 1994, p. 32). Bien que la différenciation que propose Pasquali ne soit pas exhaustive, la condamnation des touristes qu'elle implique est implacable. Ainsi, nous trouvons nécessaire de séparer le tourisme en tant qu'activité ponctuelle, isolable dans le temps et l'espace, et le touriste comme étiquette désignant un individu de manière plus ou moins fixe. La randonneuse introspective de «Koumoudourou» s'adonne au tourisme sans se conformer à toutes les connotations suggérées par le substantif *touriste*. Elle songe longuement à la façon de vivre de ses hôtes (Gaboury-Diallo, 2010, p. 109). De plus, elle se rend compte que l'attitude qui inspire le guide et le vendeur à aider une passante qui risque de renverser son panier d'épices est justement celle qui sous-tend le bien-être de toute l'humanité: «voilà ce qui importe dans la vie. L'autre, toujours l'autre. Pas soi-même» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 113). Dans cet ordre d'idées, le cheminement de la randonneuse a aussi beaucoup en commun avec la quête personnelle comme «forme contemporaine de l'exploration» (Lecoquierre, 2008, p. 177). Bruno Lecoquierre affirme que ce parcours implique «une aptitude au surpassement qui justifie l'émerveillement qu'on peut ressentir pour ces aventures exceptionnelles», et que «ce type de cheminement n'a généralement rien de la ligne droite» (Lecoquierre, 2008, p. 189). Il semble que cette théorie trouve son écho dans l'expérience de la protagoniste de «Koumoudourou», car celle-ci ne vivra plus «constamment soucieuse du déséquilibre de [s]on avancée, tracée en ligne accidentée» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 114). Elle sait que «grâce au *Koumoudourou* on rentre comme on est et on en ressort tout à fait changé» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 114).

Or, même l'expérience profonde qui unit la visiteuse aux habitants renvoie paradoxalement au tourisme, d'après Lecoquierre:

La recherche de l'authenticité est pourtant l'un des principaux moteurs du tourisme. [...] Les touristes ont pourtant ce besoin profond d'étalonner leur mode de vie à d'autres modes de vie supposés moins superficiels,

ce qui est le signe d'une insatisfaction civilisationnelle
inexprimée (Lecoquierre, 2008, p. 203).

La randonneuse est en effet toujours consciente du rôle d'une «philosophie très matérialiste, égoïste, aveugle» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 113) dans les malheurs du monde qu'elle connaît pendant qu'elle contemple les Africains qui «s'entraident, s'intéressent réellement au sort d'autrui» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 113). Comme le progrès (mental autant que physique) de la protagoniste n'est pas régulier, ni vraiment linéaire, il semble démentir, au moins par instants, la simple tentative de prise de possession qui caractérise chez Pasquali le comportement du touriste. Que la randonneuse se conduise de manière tout à fait gracieuse malgré les difficultés de la route, et que les indignités auxquelles ceux dont la survie dépend du tourisme sont exposés ne soient que suggérés de façon indirecte, met curieusement en relief les relations fondamentalement difficiles qu'engendre l'industrie touristique. Après tout, même l'excursion sans histoires de la protagoniste est touchée de ses sentiments de gêne et de culpabilité. Nonobstant, la grandeur du paysage et la générosité de ses habitants viennent rapidement éclipser le désarroi de la visiteuse. Dans la section qui suit, nous poursuivrons notre examen du *je* canadien, afin de repérer le fonctionnement de son identité dans le contexte du voyage. Nous verrons que le positionnement de son concept de soi au deuxième plan suggère un refus de dominer ses interactions avec les habitants des lieux visités, malgré son rôle de narratrice.

Le récit de voyage à voix multiples

Eileen Lohka constate la tendance des auteurs contemporains qui écrivent en français dans l'Ouest canadien à démentir «les théories de la fragilité des littératures minoritaires», de s'exprimer autrement qu'en termes des «notions d'origine, de terroir, d'identité ou encore de perte, de trace, de désintégration de la langue originelle» (Lohka, 2012, p. 11). Bien qu'elle se réfère plus spécifiquement à un recueil plus récent de Lise Gaboury-Diallo, *Les enfants de Tantale* (2011), son observation nous semble tout aussi pertinente dans le contexte de la collection qui nous intéresse. *Lointaines* raconte les expériences d'une voyageuse, mais l'auteure ne met l'accent ni sur les différences entre la culture de la protagoniste et celle de la région qu'elle visite ni sur l'intérêt et les questions qu'elle pourrait inspirer aux habitants.

Elle ne se présente pas aux gens dont elle fait la connaissance, et on ne lui pose pas de questions sur ses origines non plus. Gaboury-Diallo n'exploite effectivement pas une occasion assez «naturelle» d'affirmer explicitement l'identité de l'étrangère. La culture de la voyageuse n'oriente pas ses interactions avec ses hôtes, ce qui permet de raconter son trajet de son point de vue tout en refusant l'ethnocentrisme qui peut caractériser les récits de voyage traditionnels.

Il faut dire que la lecture de *Lointaines* exige une conscience particulièrement aigüe des relations qui peuvent se construire dans le contexte du voyage ainsi que des jeux de pouvoir qui marquent les interactions entre les voyageurs et les habitants des endroits qu'ils visitent. Le sens dans lequel François Paré comprend *Lointaines* dans la préface à la réédition de 2016 incorpore dès la première phrase une référence aux récits de voyage (Paré, 2016, p. 7). Si Grégoire Holtz et Vincent Masse constatent d'abord l'histoire pénible des récits de voyage qui font partie des tentatives de domination, et plus précisément de colonisation (Holtz et Masse, 2012, p. 2-5), ils avancent ensuite la difficulté de définir un type de texte très varié, dont les exemples sont inspirés d'attitudes différentes, et souvent complexes et nuancées, envers les régions explorées (Holtz et Masse, 2012, p. 7-9). Ils hésitent en outre à essayer de fixer un concept aussi ouvert que celui du voyage, qui peut être mental aussi bien que géographique. Ils finissent par proposer comme caractéristique commune à tous les récits de voyage une certaine combinaison de narration, description et commentaire (Holtz et Masse, 2012, p. 10). Odile Gannier abonde dans le même sens avec les trois caractéristiques-clés «descriptif, narratif, réflexif» (Gannier, 2001, p. 92). Ces définitions polyvalentes semblent nous permettre de considérer un recueil aussi libre de jugements idéologiques que celui de Gaboury-Diallo, un récit de voyage. La protagoniste de trois nouvelles est une voyageuse étrangère dans les lieux qu'elle visite. Les douze nouvelles qui restent sont narrés soit par un *je* africain qui ne voyage généralement pas très loin sur le plan géographique, soit à la troisième personne. Or, le déplacement et la métamorphose mentale ou spirituelle sont des thèmes omniprésents. Prenons, par exemple, le jeune amoureux qui se fait posséder par une force surnaturelle en route vers sa bien-aimée dans «Le village de Fama», ou bien le chemin d'Amy, une jeune femme qui quitte le foyer familial

pour épouser un homme choisi pour elle dans «De Sévaré à Banani». Nous employons la définition citée ci-dessus parce qu'elle nous semble assez ouverte pour nous permettre d'étudier ensemble les attitudes variées envers l'ailleurs qui orientent le recueil qui nous intéresse. C'est effectivement la flexibilité de cette définition qui rend possible l'examen de l'originalité de *Lointaines*. Les narrateurs et les personnages de chaque nouvelle guident et informent le lecteur, et lui montrent ce qui caractérise la spécificité du lieu dans lequel ils se trouvent. Or, cela se fait de manière assez fragmentaire. Les informations concrètes et les explications nous arrivent par bribes dans des univers où règnent le dépaysement et l'incompréhension d'un monde insaisissable. Il est à noter que la confusion ne se limite nullement à l'expérience de la Canadienne, mais que les Africains se trouvent également aux prises avec les mystères de la vie chez eux, qu'il s'agisse de la maladie mentale dans «Errances lointaines», ou bien de l'au-delà dans «Le village de Fama», pour n'en nommer que deux exemples. Nous verrons également que les préoccupations partagées des personnages réduisent la distance culturelle qui sépare la protagoniste canadienne de sa belle-famille, et ce faisant, elles problématissent le rôle de l'observatrice externe. De plus, des narrateurs multiples dirigent à tour de rôle le développement des nouvelles. Ainsi, le recueil est peut-être une contestation d'un type de récit de voyage «traditionnel», ethnocentrique, écrit par des explorateurs qui s'étonnent de ce qu'ils trouvent curieux, voire «exotique» lors de leurs voyages, peut-être sans considérer ce qu'ils ont en commun avec les peuples qu'ils rencontrent.

Les expériences partagées des voyageurs

Les expériences communes de tous les voyageurs, voire de tous les êtres humains, colorent sur plusieurs plans le texte qui nous intéresse. Dans «Koumoudourou», la randonneuse qui ne veut pas boire de peur d'avoir besoin de toilettes «très, très primitives» se réfère de manière générale à sa «[g]êne d'une citadine» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 107) et non pas aux attentes particulières de ses concitoyens en matière de toilettes. L'accent n'est pas sur l'inconfort redouté des installations de la région, mais plutôt sur l'attitude de la protagoniste. Quand elle ne peut plus résister à sa bouteille d'eau, le liquide est chaud.

Elle réagit en analysant le regret sur un ton impersonnel, à l'échelle humaine:

Le regret, c'est comme ça. Il survient toujours après une réflexion parfaitement cartésienne qui nous conduit à poser certains gestes, considérés logiques, mais qui sont souvent floués par la force de l'intuition plus sage. J'aurais dû... (Gaboury-Diallo, 2010, p. 107).

Vers la fin de la nouvelle, en témoin ému de la grâce et de la générosité des Africains qu'elle croise sur le chemin, la narratrice-protagoniste comprend «qu'une page de [s]a vie vient d'être tournée. C'est [s]on nirvana, [s]on chemin de Damas, [s]on Kilimandjaro» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 113). La comparaison de cette expérience aux voyages de découverte archétypiques évoque non seulement le récit de voyage «classique» comme travail de pionniers, mais les destinations variées mettent l'accent sur le concept général du voyage. Or, que la voyageuse reste consciente de son statut de visiteuse relativement privilégiée, ainsi que des conséquences de son ignorance de la langue de ses hôtes, dénonce subtilement, mais indéniablement, l'ethnocentrisme qui peut empoisonner même les pèlerinages les mieux intentionnés. À la fin de «Koumoudourou», la randonneuse finit effectivement par découvrir «un profond humanisme, bon à partager» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 115), ce qui détourne l'attention de l'identité linguistique et culturelle de ce personnage, ainsi que de son rôle de consommatrice touristique. Ailleurs dans le recueil, le lien entre le *je* canadien et ceux qui l'entourent est encore plus personnel, quoique de manière quelque peu paradoxale; ce personnage va au Sénégal pour rendre visite à sa belle-famille chaleureuse, certes, mais qui vit trop loin d'elle pour permettre une relation vraiment proche.

La première nouvelle, «Une attente éternelle», commente l'inconfort générale des voyages, et le temps passé dans une atmosphère de chaleur assommante chez les proches de l'époux sénégalais de la protagoniste canadienne immédiatement après l'arrivée du couple à Dakar. «[L]'épuisement dû au décalage horaire» et «une ankylose aggravée par le voyage cahoteux sur une autoroute en piètre état» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 9) pourraient gêner n'importe quel voyageur, n'importe où, et ils mettent l'accent sur la vulnérabilité humaine partagée par tous. Un peu plus loin, les contraintes sociales imposées à la

protagoniste obligée d'avaler cinq ou six boissons «à peine gazeuses» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 11) chez une suite des parents de son mari évoquent le léger ennui de tout conjoint fatigué qui fait le tour des maisons d'une belle-famille nombreuse et presque inconnue. La concentration sur les moments de faiblesse et d'impatience de la protagoniste remet en question la figure du voyageur puissant et magnanime des récits de voyage conventionnels qui observe avec indulgence les habitants des régions visitées, et qui s'attribue le statut de bienfaiteur en raison de ses prétendus avantages économiques.

Vers la fin, la concentration vire à ce qui est peut-être une des préoccupations les plus partagées, voire universelles, de l'humanité, à savoir le bien-être des enfants. En songeant aux difficultés des enfants handicapés de la dernière maisonnée de la tournée, la protagoniste pense subitement à sa propre fille saine, ce qui provoque automatiquement un mélange de soulagement et de colère «face à l'injustice du sort» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 15). Son «empathie douloureuse» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 15) provoque effectivement le réflexe d'un «si cela m'arrivait à moi!» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 16) intérieur. Il est notable qu'elle soit spontanément submergée par les craintes de tout parent aimant malgré les explications rationnelles des conséquences des mariages consanguins que donnent les membres de sa famille. La mère émue se concentre sur l'impuissance humaine devant les caprices du destin. Ses compagnons calmes, pour leur part, font appel à des lois scientifiques froidement impitoyables, mais compréhensibles. La protagoniste ne s'accroche notamment pas à la certitude qu'offre cette explication aux allures logiques, ce qui exemplifie son refus de projeter des suppositions sur les gens qu'elle observe ou d'attribuer leur malheur à une supposée ignorance de la génétique.

Même les quelques évocations du pays natal de la protagoniste manitobaine cherchent des ressemblances entre le Sénégal et le Canada: «Les autos ne passent pas ici, le terrain est trop mou et poudreux, rappelle certaines grandes congères de cette neige légère que nous connaissons bien chez nous» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 10-11). Dans la deuxième nouvelle du recueil, «Poussière du Sahel», lorsque les deux canadiennes apprennent que la «large bande grise» qui interrompt le bleu du ciel signale l'approche d'une tempête de sable, elles pensent

«aussitôt aux tempêtes de neige» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 25). La citation d'une sagesse millénaire, traduite en trois langues et qui conclut la nouvelle, souligne ce qui est partagé entre les cultures à travers le temps, en plus d'évoquer les exigences impitoyables de la nature: «*Ashes to ashes, dust to dust... Tu es poussière, tu retourneras à la poussière... Souf chi souf*, dirait-on en wolof» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 28). Roland Le Huenen analyse le trajet périlleux des récits de voyage:

S'il affecte de s'ouvrir à l'inouï, à l'étrangeté du référent, le discours du voyageur s'empresse de reconstruire le monde selon un modèle connu, de réduire les écarts et les différences, et de projeter sur la réalité nouvelle le moule d'un sens déjà familier (Le Huenen, 2015, 29).

Il est à noter que Gaboury-Diallo effectue des comparaisons qui se concentrent sur des phénomènes naturels comme le climat, ou bien sur l'inévitabilité de la mort, refusant des analogies culturelles potentiellement hardies tout en rendant l'inconnu intelligible pour ses lecteurs. La concentration sur les comparaisons entre le paysage sénégalais et la neige canadienne dans des nouvelles caractérisées par une communication parfois fragmentée, mais toujours fonctionnelle et bienveillante, est significative. Elle témoigne d'une volonté de s'habituer à la spécificité des lieux visités malgré les épreuves du dépaysement, mais sans chercher à interpréter les *coutumes* de ses hôtes à la lumière des suppositions de la visiteuse canadienne.

Du connu à l'inconnu

Chez Gaboury-Diallo, la curiosité manifestée à l'égard d'autrui n'est pas vraiment axée sur l'acquisition d'informations, et beaucoup moins sur la résolution de mystères. Par exemple, «La folle de Bandiagara» met en scène une femme ayant une conduite excentrique dont on s'occupe sans poser de questions. On n'essaie même pas de diagnostiquer une maladie quelconque. Il en va de même pour le protagoniste de «Le village de Fama», un jeune homme qui quitte son village pour aller faire la cour à sa bien-aimée. Il se fait posséder, en route, d'une force maléfique que personne ne cherche à dompter à l'aide d'explications «logiques» et rassurantes. Le malheur est vaguement «dans [s]es gènes» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 78) et la voix narratrice nous rappelle aussitôt que «[l]a science ne peut tout expliquer» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 78). Il est

particulièrement frappant qu'en plus de ressentir les effets de la malédiction, le *je* qui narre le récit voit ses propres circonstances de manière philosophique plutôt que de lamenter son sort. Comme les hommes des trois générations qui le précèdent, il «décapite allègrement tout passant qui se hasarde dans [s]a sphère d'influence. [Il a] un quota à remplir» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 76). Dans «La djinn de Djenné», le narrateur extradiegétique raconte à la troisième personne l'histoire d'une coépouse qui verse de l'huile bouillonnante sur sa rivale plus jeune et plus belle. Quoique la femme enragée se calme et s'en veuille aussitôt, la narration n'a aucun ton de jugement concernant son acte. On lui donne plutôt la parole dès le début en mettant ses pensées entre guillemets: «Oui, cette vipère de Fatou mérite cette punition!» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 185). De plus, les raisons profondes derrière l'attaque demeurent floues. À la surface il s'agit d'une crise de jalousie. Cependant, que Nafy «revi[ve], traumatisée, toute sa vie comprimée à l'essentiel: une série de faux départs», et qu'elle se remémore les indignités de sa «lutte pour survivre comme femme» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 197), communique une frustration permanente. Reste que le lien entre cette émotion courante et le passage à un acte extrême ne fait l'objet d'aucune analyse. Si elle conclut à la fin que «[l]a djinn maléfique, c'est bien moi...» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 199), elle réfléchit sous l'influence mystérieuse du rêve, et ne fait donc rien pour éclairer le lecteur, bien au contraire. Il est notable que le passage de la première à la troisième personne ne semble pas affecter de manière significative l'information fournie au lecteur. La troisième personne se positionne aussi loin de l'omniscience que les *je* qui voient leurs circonstances depuis une perspective humaine, donc partielle.

Les passages examinés ci-dessus illustrent des comportements exceptionnels sans demander pourquoi ils existent. Par contre, on explique ailleurs les coutumes et les routines de la vie quotidienne des personnages, ce qui permet de communiquer des connaissances sur des cultures étrangères à l'instar des conventions attendues des récits de voyage. Nous verrons cependant plus loin que Gaboury-Diallo emploie des voix multiples pour subvertir la notion d'une seule perspective narrative qui dominerait même les éléments les plus «instructifs» de son texte. En outre, il faut dire qu'on ne peut pas toujours discerner une division nette entre les phénomènes

«mystérieux» et le quotidien «ordinaire», ce qui brouille la frontière imaginaire entre ce monde et l'au-delà et décourage toute certitude concernant ce que l'on pense savoir. L'ambiguïté est particulièrement notable dans les passages explicatifs sur les croyances et les coutumes. À plusieurs reprises, des refrains qui soulignent la familiarité d'une vie quotidienne formée par ce que «tout le monde sait» viennent encadrer les actions des personnages. Toutefois, les dangers de la désobéissance demeurent obscurs. La mère du protagoniste de «Le village de Fama» «répétera devant les enfants ce que tout le monde sait: à la tombée de la nuit, les mauvais esprits circulent!» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 73) Dans «Le fils du forgeron», lorsque le forgeron Alioune voit une occasion de diversifier ses affaires, il provoque l'inquiétude à la fois vague et désespérée de ses proches:

Bien sûr, tout le monde sait que les deux métiers artisanaux sont similaires, mais cet alliage du travail du fer et de l'or, c'était une hérésie! Même s'il maniait les mêmes outils, il était impensable, selon les villageois, qu'Alioune travaille les métaux précieux sans s'attirer les foudres de ses ancêtres... (Gaboury-Diallo, 2010, p. 85).

L'éducation des enfants a aussi sa part de risques nébuleux, malgré la qualité routinière de ses plaisirs: «C'est connu, il faut éviter de parler de ses enfants, il ne faut pas les compter, pas trop les choyer, sinon on court le risque de tenter le sort» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 93). On ne peut effectivement pas séparer le connu de l'inconnu dans ces univers qui résistent à la catégorisation.

Quoique les récits de voyage puissent témoigner d'une diversité notable dans les attitudes de leurs auteurs envers les cultures qu'ils observent, on a souvent critiqué la tendance chez les producteurs de ce genre de texte à apprivoiser l'inconnu en termes de leur propre expérience. Pierre Rajotte affirme effectivement que

[l]a connaissance procède toujours du connu à l'inconnu et, en ce sens, participe d'une certaine forme de reconnaissance. Aussi, pour rendre intelligible le monde de l'Autre, certains voyageurs ne peuvent-ils s'empêcher de l'inscrire dans le leur, ou de recourir spontanément à des archétypes culturels et des lieux communs qui favorisent une véritable représentation paradigmatique de l'altérité (Rajotte, 1996-97, p. 54).

Or, Gaboury-Diallo n'a pas recours aux explications forcées. Comme les narrateurs de *Lointaines* refusent de chercher les raisons profondes derrière des actions inouïes qui semblent pourtant inviter la spéculation, les voix de ceux qui observent sont décentrées. Ainsi, l'expression de soi se voit favorisée chez les personnages observés.

La multiplicité des voix est particulièrement significative quand il est question du surnaturel et des comportements qui semblent défier la logique conventionnelle. À mesure que ceux qui éprouvent les effets de forces mystérieuses décrivent leurs expériences eux-mêmes, le texte qui nous intéresse s'éloigne de plus en plus des tendances dominatrices associées aux récits de voyage qui analysent les activités des habitants depuis une seule perspective, c'est-à-dire celle du voyageur. Si celui-ci n'a pas le monopole du récit, il ne peut pas déprécier ce qu'il ne comprend pas, en le caractérisant de superstition naïve, par exemple. Dans *Lointaines*, même quand le narrateur raconte à la troisième personne, son statut est celui d'une voix parmi d'autres, et il observe souvent de l'extérieur, sans connaître les pensées des personnages. On ne donne effectivement raison à personne, ce qui crée une atmosphère de dialogue. Sans prétendre à une justice infaillible, les narrateurs du texte de Gaboury-Diallo cherchent à incorporer la diversité comportementale dans des sociétés dynamiques. Les personnages de *Lointaines* tentent de s'exprimer de manière authentique dans un monde où il serait peut-être plus «commode» de les faire taire. Bien que les communautés évoquées dans le recueil aient parfois des codes de conduite stricts, voire répressifs, il y a une ouverture indéniable qui fait de la place à l'expression individuelle, malgré les efforts qu'exige l'acceptation de la différence. Nous verrons dans la section qui suit que les perspectives personnelles et partielles assumées comme telles jouent un rôle fondamental dans le développement des récits de voyage littéraires.

Les renseignements et la perspective dans un récit de voyage littéraire

Roland Le Huenen examine l'histoire souvent problématique des récits de voyage sous l'angle de leur statut changeant vis-à-vis de la littérature. Il note que «le voyageur-scripteur classique croyait ou feignait de croire à la possibilité de la fonction mimétique» des récits de voyage (Le Huenen, 1987,

p. 57). Selon les valeurs de l'époque, on s'attend effectivement à ce que les voyageurs rapportent «la vérité» (Le Huenen, 1987, p. 46-7). D'après les lecteurs de la période classique, «pour une large part, le récit de voyage est un texte didactique, un compte-rendu d'observations et un véhicule d'informations» (Le Huenen, 1987, p. 49). Ces catégorisations font qu'on le considère longtemps périphérique à la création proprement littéraire (Le Huenen, 1987, p. 45-47). Il faut dire également que cette façon de concevoir les récits de voyage favorise toute tendance ethnocentrique chez les voyageurs chargés de présenter leur point de vue comme si c'était le seul, et par extension, toute initiative dominatrice, y compris la colonisation. Cependant, déjà au XIX^e siècle «[l]e romantique sait lui que le réel ne se dit pas, et que le seul moyen d'en parler est de recourir aux procédures et aux systèmes de représentation» (Le Huenen, 1987, p. 55). Selon Le Huenen, ce sont les exigences du récit que l'écrivain veut construire qui détermineront désormais les formes que prendra le voyage (Le Huenen, 1987, p. 51). Robert Major note qu'au XIX^e siècle, les récits témoignant des découvertes européennes dans ledit Nouveau Monde avaient déjà circulé, ce qui rendait moins nécessaires les tentatives de représenter de manière réaliste les phénomènes observés pour informer les lecteurs de ce qui leur était auparavant inconnu (Major, 1998, p. 585). Ainsi, les récits de voyage peuvent être dès lors axés sur la vision de l'auteur, ce qui leur confère un statut littéraire. Selon Major, «l'espace à conquérir est intérieur et [...] il n'existe qu'un véritable inconnu, celui de son monde intime ou de sa subjectivité- ou celui de l'écriture-, ce qui revient souvent au même» (Major, 1998, p. 587). Odile Gannier, pour sa part, semble mettre l'accent encore davantage sur le point de vue de l'écrivain en tant qu'individu:

Le voyage permet donc la création d'une esthétique particulière: celle du multiple, de la juxtaposition kaléidoscopique, de ces accumulations en forme de catalogue qui tirent leur poésie de la description aléatoire et partielle du monde, qui évoque, qui suggère, plus qu'elle ne décrit. Le texte progresse en gardant comme point focal le voyageur et sa sensibilité (Gannier, 2001, p. 120-121).

Lointaines, issu du Canada actuel où la conscience est peut-être plus aiguë que jamais de la subjectivité de toute perspective, est axé sur la valorisation de la pluralité et de la diversité. Le concept

de l'égalité influence de plus en plus les politiques officielles, si ce n'est pas toujours le comportement des individus.

Sans perdre de vue les perspectives partielles et variables qui caractérisent *Lointaines*, ni la désorientation que provoquent les chemins inconnus et les tempêtes de sable chez le *je* canadien, il faut dire que certains passages du texte fonctionnent malgré tout comme une sorte de guide au lecteur qui fait penser aux objectifs instructifs des récits de voyage des explorateurs et des scientifiques. La description des oiseaux dans «Poussière du Sahel» évoque les observations d'un zoologue sur le terrain qui prendrait des notes en regardant «un grand palmier-dattier où vivent une multitude de tisserins gendarmes bavards» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 20). Il donnerait peut-être le rapport suivant:

Kadio-kadio pépient-ils. C'est ainsi qu'on les appelle dans la langue du pays, ces petits oiseaux grégaires. Ils s'affairent au-dessus de ces pochettes qu'ils construisent avec patience. Suspendus par leurs pattes minuscules, ils se balancent à l'envers, leur tête noire une pendule, pour tisser leur nid-panier. Ils sont bien visibles avec leur corps replet jaune vif, mais on les entend bien avant de les discerner dans le feuillage (Gaboury-Diallo, 2010, p. 20).

Or, une perspective personnelle encadre cette observation aux allures scientifiques. On apprend immédiatement que c'est durant ses heures de repos que la protagoniste contemple distraitements les oiseaux. Elle termine sa réflexion sur le léger ennui des cris qui la réveillent à cinq heures, devenu par la suite un jeu amusant qui consiste à deviner les sujets de conversation des tisserins gendarmes. François Moureau note que «[p]lus le monde s'est ouvert, plus s'est réduit le *lieu* du voyage» (Moureau, 1986, p. 167). Il faut dire que le récit de voyage de Gaboury-Diallo a peu en commun avec ceux des explorateurs du passé qui tentaient de faire connaître des terres complètement inconnues. Bien qu'elle nous présente une Afrique curieuse, surprenante et parfois difficile à comprendre, l'époque dans laquelle son texte s'insère est celle de la communication internationale presque instantanée où l'accès à la publication électronique fait proliférer de multiples perspectives. Les lecteurs actuels ne sont plus obligés d'attendre les rapports de quelques voyageurs intrépides, et d'accepter un discours qui fait avancer les intérêts de ceux-ci.

L'auteure de *Lointaines* se montre très consciente du statut de son récit comme un texte parmi d'autres sur des croyances et des comportements étrangers. Même les observations les plus détaillées, voire scientifiques, de phénomènes naturels, qu'il s'agisse d'une tempête de sable ou des activités des oiseaux, ne prétendent pas à l'objectivité. La «peur absurde» qu'inspire la tempête (Gaboury-Diallo, 2010, p. 26), ou bien les spéculations ludiques sur la vie sociale des oiseaux, viennent aussitôt les déstabiliser. Les tentatives de fournir des explications que ses compatriotes trouveraient intelligibles et satisfaisantes concernant un lieu quelconque sont désaccentuées par rapport à l'émerveillement partagé. Il faut dire que le *je* canadien n'a pas le monopole des descriptions scientifiques. Dans «Le village de Fama», par exemple, le narrateur malien illustre longuement la végétation de sa région (Gaboury-Diallo, 2010, p. 73). C'est ainsi que Gaboury-Diallo assume la qualité partielle et personnelle du point de vue dans un récit de voyage qui évoque d'ailleurs les expériences d'une voyageuse au sein d'une famille spécifique, ainsi que la vie extraordinaire des personnages africains touchés de façon singulière par le destin. La voix narratrice guide le lecteur, mais sans l'assurance qui peut mener à la généralisation. Il s'agit moins du lieu évoqué que des individus qui y circulent. L'autorité de l'observatrice atténuée par le dépaysement de la nouvelle-venue évoque un guide pour qui le quotidien examiné est cependant assez inouï pour que la voyageuse puisse s'identifier à ses compatriotes.

Gaboury-Diallo emploie plusieurs stratégies pour décrire le décor dans lequel ont lieu ses nouvelles, tout en refusant l'autorité narrative qui peut caractériser l'observation réaliste, voire scientifique, dans les récits de voyage qui existent surtout pour informer. François Paré affirme qu'ils

sont très nombreux à nous parler de l'Afrique dans ce magnifique recueil de nouvelles qui tient lieu aussi bien de roman que de récit de voyage [...] Au fil des déplacements et des souvenirs, l'effacement est devenue sa stratégie primordiale, son acte de lucidité, sa rédemption même. Portée par une éthique de la réticence, chacune des évocations de l'Afrique qui forment la substance de *Lointaines* marque ainsi un refus de la parole unique, alors que les divers narrateurs et narratrices cherchent, au contraire, à désenclaver la multiplicité des perspectives (Paré, 2016, p. 7).

Par exemple, dans «Le village de Fama», la description des bâtiments se fait à l'aide d'un enfant-narrateur qui apprend de son père les rudiments de la construction:

Mon père m'expliqua que les maisonnettes étaient posées à même le sol, alors que les silos étaient toujours bâtis sur pilotis. Très fier de moi, je lui ai tout de suite dit que j'avais remarqué que les greniers, contigus aux cases où l'on se retirait la nuit pour dormir, étaient beaucoup plus nombreux. Avec patience, papa expliqua: c'est parce que chaque épouse a droit à son grenier... (Gaboury-Diallo, 2010, p. 65).

Au lieu d'un narrateur externe qui se présenterait comme un observateur capable de donner des explications «fiables» de ce qu'il voit, on a recours à un narrateur-personnage qui découvre son environnement avec le lecteur, et qui attribue ses nouvelles connaissances à une source. Ainsi, la conception du lieu demeure ouverte, voire susceptible d'être modifiée.

Les illustrations des vêtements mettent également l'accent sur des objets d'usage quotidien de manière à informer les lecteurs dans un contexte où les habits des personnages s'insèrent dans le développement «naturel» de l'intrigue. Prenons l'exemple du Maure dans «Désiré-Dieudonné». Le lecteur observe l'inconnu avec l'enfant qui le trouve «bizarrement habillé comparé aux autres hommes rencontrés en ville» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 100). Le passage qui suit suggère la découverte que fait l'enfant d'une nouvelle mode vestimentaire. Que le lecteur puisse se renseigner en même temps n'empêche pas la description de s'intégrer de façon «logique» à l'action. Ailleurs, les «boucles d'oreille typiques des *Haalpulaar*, d'épais anneaux confectionnées de fil rouge et d'or» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 70-71), font l'objet d'une explication qui n'existe que pour informer le lecteur. Or, l'effet créé est parfois curieusement mixte, comme dans le cas du vêtement de la mère de Désiré-Dieudonné qui «porte un pagne vert et brun foncés» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 95). Il s'agit d'abord de signaler les repères que cherche l'enfant perdu au marché. Ensuite, on explique au lecteur la signification de la tenue de la femme qui a longtemps attendu l'arrivée de son fils adoré:

De près, l'étoffe est recouverte d'images variées de la statuette ancienne de fertilité, *Gwandusu* parée de perles, la déesse malienne qui représente la femme et son enfant.

[...] Mais Dédé ne sait pas tout cela. Il ne cherche que les couleurs familières (Gaboury-Diallo, 2010, p. 95-96).

Dans «Le village de Fama», le *je* qui narre la toilette du jeune amoureux incorpore dans son discours une traduction: «Je me suis vêtu de mon plus bel ensemble de *bogolan* rugueux, ce tissu fait de coton solide» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 71). Ce renseignement dirigé spécifiquement aux étrangers renforce la fonction explicitement informatrice de l'énumération des activités en cours de l'homme qui: «jette une dernière fois un peu d'eau glaciale sur [s]on visage [...] en verse sur [s]on crâne rasé et, finalement, [...] fai[t] couler un mince filet entre les doigts des mains et des pieds» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 71). Ce narrateur accompagne et guide un lecteur qui ne connaît peut-être pas le rituel des prières musulmanes. En d'autres mots, il assume le rôle que prend le *je* canadien dans d'autres circonstances. Bien que les descriptions des vêtements ne soient ni nombreuses ni exhaustives, elles s'effectuent depuis des points de vue variables. En outre, elles sont tantôt incorporées à l'intrigue, tantôt ajoutées pour interpeller le lecteur, semble-t-il. Le rôle instructif des récits de voyage se voit donc problématisé en raison de la multiplicité des voix narratrices, et les renseignements peuvent être plus ou moins définitifs selon leur fonction; l'apprentissage progressif d'un personnage actif dans l'univers textuel est peut-être plus incomplet et ouvert que les explications qui s'adressent directement au lecteur.

«De Sévaré à Banani», pour sa part, fait appel à un moment de révolte dans la vie d'un jeune personnage pour communiquer l'importance d'une pratique culturelle. La fille dont il est question est amoureuse d'un de ses compagnons. Toutefois,

[l']usage veut que les parents choisissent le partenaire de leur enfant. [...] Il ne s'agit pas, comme Amy a souvent entendu les aînés dire, de convoler en justes noces avec le premier venu qui nous séduit (Gaboury-Diallo, 2010, p. 123).

Le recours à la sagesse de personnes qui ne participent pas directement à l'intrigue de la nouvelle permet de souligner la durabilité de la coutume en attribuant les renseignements pertinents à une source autre que l'omniscience narrative. Dans le cas de «Le fils du forgeron», le *je* identifiable à un ami du

protagoniste incorpore ici et là dans des renseignements sur l'islam, dont certaines pratiques peuvent être étrangères à plusieurs lecteurs du recueil. Par exemple, il entendait «tous les jours, sauf le vendredi évidemment, rugir l'ogre mal dompté de la forge» (88). Pour les musulmans, il est effectivement «évident» que le vendredi est le jour de repos traditionnel, ce qui met en relief le rôle de guide culturel qu'assume le narrateur, sans que celui-ci interrompe le cours de l'intrigue pour expliquer l'importance du vendredi au lecteur. Le passage «[a]ujourd'hui, vendredi, jour de prières» a une fonction analogue (Gaboury-Diallo, 2010, p. 71), ainsi que la traduction d'*Al-Maghrib*, «la prière du coucher du soleil» (Gaboury-Diallo, 2010, p. 73). Même quand les passages explicatifs font appel à des pratiques culturelles que les personnages tiennent pour acquis, le rythme de l'action est maintenu. Le lecteur est de cette manière obligé à se conformer au milieu évoqué. Les renseignements partiels l'invitent à poursuivre son apprentissage, plutôt que de s'attendre à recevoir les informations en question en tant que consommateur passif.

Conclusion

Dans *Lointaines*, le refus de proposer des explications rassurantes suggère un rejet des conventions des récits de voyage traditionnels axés sur les dichotomies du Moi et de l'Autre, et du connu et de l'inconnu. L'observation et la description, juxtaposées à l'apprentissage que font les personnages dans des situations nouvelles, voire à leur dépaysement, suggèrent l'accompagnement du lecteur de sorte que ce dernier puisse s'identifier aux voix narratives multiples qui mènent le développement des nouvelles du recueil. Les narrateurs qui font à tour de rôle des commentaires explicatifs circulent eux aussi dans un monde mystérieux, même lorsqu'il s'agit de voix identifiables à des habitants des régions où ils se trouvent. On ne tente pas de définir une fois pour toutes un univers littéraire qui demeure dans un sens «lointain» pour tous ceux qui l'occupent, ce qui rappelle la «solidarité plurielle» (Paré, 2016, p. 8) dont discute François Paré dans la préface à l'édition de 2016. Face à l'histoire problématique des récits de voyage, le texte de Gaboury-Diallo ne cherche pas à élucider les circonstances complexes dans lesquelles ses personnages se trouvent. Cette retenue rappelle le respect nécessaire à

l'expression de soi authentique, particulièrement pour ceux qui sont incompris, voire marginalisés par leur propre société. Nous avons vu que plusieurs personnages de *Lointaines* se trouvent dans cette situation en plus de figurer dans un texte qui explore le dépaysement des voyageurs. En reconnaissant l'ubiquité du dépaysement, le recueil interroge les luttes conventionnelles pour le pouvoir.

BIBLIOGRAPHIE

- DUPRÉ, Jean-Baptiste (2007) «Francophonies minoritaires et disponibilité lexicale: le cas de jeunes locuteurs de Saint-Lazare (Manitoba) et d'Ottawa (Ontario)», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 19, n° 2, p. 159-176.
- GABOURY-DIALLO, Lise (2010) *Lointaines*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 219 p.
- GANNIER, Odile (2001) *La littérature de voyage*, Collection Thèmes et études, VALETTE, Bernard (dir.) Paris, Ellipses, 128 p.
- HOLTZ, Grégoire et MASSE, Vincent (2012) «Étudier les récits de voyage», *Arborescences*, n° 2, p. 1-30. <http://id.erudit.org/iderudit/1009267ar>
- LE HUENEN, Roland (1987) «Le récit de voyage: l'entrée en littérature», *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, p. 45-61. <http://id.erudit.org/iderudit/500787ar>
- _____ (2015) *Le récit de voyage au prisme de la littérature*, Collection Imago mundi, DUPRAT, Anne et ANTOINE, Philippe (dir.) Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 392 p.
- LECOQUIERRE, Bruno (2008) *Parcourir la terre. Le voyage, de l'exploration au tourisme*, Collection Là-bas, MARTIN, Jérôme (dir.) Paris, L'Harmattan 273 p.
- LOHKA, Eileen (2012) «Un Ouest canadien tourné vers l'autre», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 24, n° 1-2, 2012, p. 3-13. <http://id.erudit.org/iderudit/1021927ar>
- MAJOR, Robert (1998) «L'invitation au voyage», *Voix et images*, vol. 23, n° 3, p. 583-590. <http://id.erudit.org/iderudit/201391ar>
- MOUREAU, François (1986) «L'imaginaire vrai», dans MOUREAU, François (dir.) *Métamorphoses du récit de voyage. Actes du Colloque de la Sorbonne et du Sénat*, Collection Littérature des voyages, MOUREAU, François (dir.) Paris-Genève, Champion-Slatkine, p. 165-167.

- PARÉ, François (2016) «Préface», *Lointaines*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, p. 7-17.
- PASQUALI, Adrien (1994) *Le tour des horizons. Critique et récits de voyage*, Collection Littératures des voyages, MOUREAU, François (dir.) Paris, Klincksieck, 179 p.
- RAJOTTE, Pierre (1996-97) «Le récit de voyage», *Nuit blanche*, n° 65, p. 51-54. <http://id.erudit.org/iderudit/21165ac>
- RODRIGUEZ, Liliane (2006) *La langue française au Manitoba (Canada). Histoire et évolution lexicométrique*, Tübingen, Niemeyer, 519 p.